



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

**3 | 2006**

**Du Far West au Louvre : le musée indien de George Catlin**

---

## Journal, 1852

Extraits

**George Catlin**

Traducteur : Claudie Voisenat



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/244>

DOI : 10.4000/gradhiva.244

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2006

Pagination : 123-127

ISBN : 2-915133-26-3

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

George Catlin, « Journal, 1852 », *Gradhiva* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 10 juin 2009, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/244>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

© musée du quai Branly

---

# Journal, 1852

Extraits

**George Catlin**

Traduction : Claudie Voisenat

---

## Au bal calédonien, en costume indien

Volume 1, p. 70-72

- 1 Je passais quelques heures chaque jour à accueillir les visiteurs dans mes salles et j'y voyais presque quotidiennement mon charmant ami C. A. Murray, venu, de nobles et élégantes dames au bras, leur donner un aperçu des mystères de la vie sauvage que mes nombreuses peintures et les objets indiens lui avaient rendus familiers.
- 2 [...] Il me prit à part et m'expliqua que nous avions une occasion de faire sensation, d'amuser les autres et de passer un bon moment, si j'acceptais de me joindre à lui et d'aller en costume indien au bal calédonien donné le soir même à Almack et pour lequel il s'était procuré des billets. Pour ceux qui n'ont jamais vu un de ces bals annuels, je dirai seulement qu'ils sont les événements les plus brillants et prestigieux de la vie londonienne. à peine M. Murray avait-il fait sa proposition que les plus beaux costumes étaient décrochés des murs de mes salles, avec les armes, les coiffes, les couteaux à scalper, les scalps, etc., et placés dans l'une des chambres de l'Egyptian Hall. Rendez-vous fut pris à trois heures pour endosser nos costumes respectifs et procéder à une petite répétition des chants et des danses que nous pouvions être amenés à présenter au cours de la soirée et pour lesquelles il eût été dommage que nous autres, savants indiens, fassions la moindre faute.

George Catlin, *La Danse de l'aigle*, 1845, scène recomposée.



© musée du quai Branly

- 3 M. Murray fut ponctuel et après avoir proposé que mon neveu, Burr Catlin, un jeune homme de 21 ans qui vivait alors avec moi, fût de la partie, nous entrâmes dans la chambre où attendaient les costumes et fûmes bientôt habillés et nos armes à la main. Mon neveu Burr, qui était grand de six pieds deux pouces avec un profil hardi et assez indien, était paré d'un costume sioux et il fut tout de suite décidé qu'il se présenterait comme le grand chef sioux Wan-ne-ton. Il portait d'ailleurs une coiffure identique à celle de ce célèbre chef faite de plumes d'aigle de guerre et de peaux d'hermine. Il devait rester totalement muet, drapé dans sa dignité, selon les coutumes de son pays. J'étais habillé comme un guerrier de la tribu des Sac, la tête ornée de plumes rouges et blanches d'aigle de guerre, montrant, selon le code indigène, que j'étais prêt à la guerre comme à la paix. M. Murray avait choisi un costume moins riche, plus léger et plus facile à porter et une coiffure faite d'un postiche de longs cheveux noirs répandus sur ses

épaules et lui tombant presque jusqu'aux mollets, surmonté d'une seule plume d'aigle – lui donnant plutôt l'apparence d'un « Bois Brûlé » comme on appelle sur les frontières indiennes de l'Amérique cette race de demi-sang, dont les hommes sont généralement utilisés comme interprètes, parlant un peu de français et d'« américain » (comme ils appellent la langue anglaise). Ces curieux personnages sont généralement les porte-parole de tous les groupes d'Indiens qui voyagent à l'étranger ou des délégations en visite auprès des tribus voisines. Ce rôle allait comme un gant à M. Murray qui parlait le français et l'allemand et possédait des rudiments de deux ou trois langues indiennes ; par ailleurs, dans cette position d'interprète de notre groupe, il serait l'intermédiaire entre les deux chefs et les nombreux amis et relations, féminines ou masculines, qu'il ne manquerait pas de croiser dans toutes les salles.

4 [...]

Après que nous eûmes endossé nos différents costumes et nous fûmes mis d'accord sur les personnages que nous devons jouer, je pris en main le tambour indien et [...] nous nous entraîâmes à la danse de guerre et à la danse du scalp des Sioux jusqu'à ce que nous nous jugions hors d'atteinte des critiques civilisées pour le cas où nous puissions être amenés à présenter ces danses. Nous avons en effet décidé de considérer au premier abord toute demande de spectacle comme la marque d'une condescendance à laquelle les chefs ne sauraient se soumettre, mais il était entendu que nous pouvions nous laisser persuader par l'insistance du public. Les choses étant ainsi fixées, nous nous quittâmes dans l'intention de nous retrouver à neuf heures pour les derniers préparatifs avant notre entrée dans la salle de bal.

5 À neuf heures, nous enfilions nos jambières de daim et nos mocassins frangés de mèches de scalps et ornés de piquants de porc-épic de différentes teintes ; nos chemises ou tuniques étaient aussi faites de peaux de daim richement ornées, et leurs manches étaient frangées, comme les jambières de mèches de cheveux d'ennemis tués au combat. Nous teignîmes nos visages et nos mains d'une couleur cuivrée proche de celle des Indiens que nous recouvrîmes, pour faire bonne mesure, de quelques traits de peinture rouge et verte ou noire, de sorte que, avec les lourds manteaux de bison richement garnis jetés sur nos épaules et traînant au sol quand nous marchions, avec les tomahawks et les couteaux à scalper passés dans notre ceinture, nos boucliers de cuir de bison au bras, nos carquois suspendus à l'épaule et nos arcs et flèches serrés dans les mains, nous étions prêts à faire sensation...

## Les curieuses remarques des Ojibbeways

### Volume 1, p. 113-115

6 La conversation des Indiens, ce soir-là, tandis qu'ils faisaient tourner leur pipe et commentaient ce qu'ils avaient vu, était extrêmement curieuse et mérite d'être rapportée. Ils étaient très satisfaits de la façon dont ils avaient été reçus par le maire, comprenant qu'il était l'homme le plus important de Manchester, le « chef de ce village » comme ils disaient. « Ils l'ont vu boire, ainsi que sa squaw et beaucoup d'autres belles squaws. En se promenant, ils ont vu, par les fenêtres et les portes, de nombreuses personnes en train de boire, et dans les rues certaines étaient tout à fait saoules et deux ou trois étaient vautreées par terre, comme des cochons ; et ils ont pensé que les gens de Manchester aimaient beaucoup boire de l'alcool. Ils ont vu une très grande quantité de fumée et ils ont pensé que les prairies étaient en feu ; ils ont vu beaucoup de jolies femmes marchant dans les rues et certaines d'entre elles s'agrippaient au bras des hommes sans pourtant avoir l'air malades. Ils ont vu beaucoup de grandes maisons dans lesquelles personne ne semblait vivre. Ils ont vu beaucoup de gens dans les rues qui semblaient très pauvres et paraissaient ne rien avoir à manger. Ils en ont vu des milliers et presque tous avaient l'air si pauvres qu'ils ont pensé qu'il n'était pas bon pour nous de rester à Manchester. »

## Remarques indiennes sur le gouvernement

Volume 1, p. 141-142

- 7 La reine était bien sûr le sujet principal de leurs pensées et remarques ; et bien qu'ils aient été touchés par sa gentillesse à leur égard, ils étaient à l'évidence déçus par son apparence et son habillement. Au moment de leur présentation, Sa Majesté était vêtue d'une simple robe noire, sans ornements, et rien ne correspondait, dans sa stature ou son costume à l'idée que les pauvres bougres s'étaient naturellement faite de la royauté et qu'ils s'attendaient à la voir représentée.

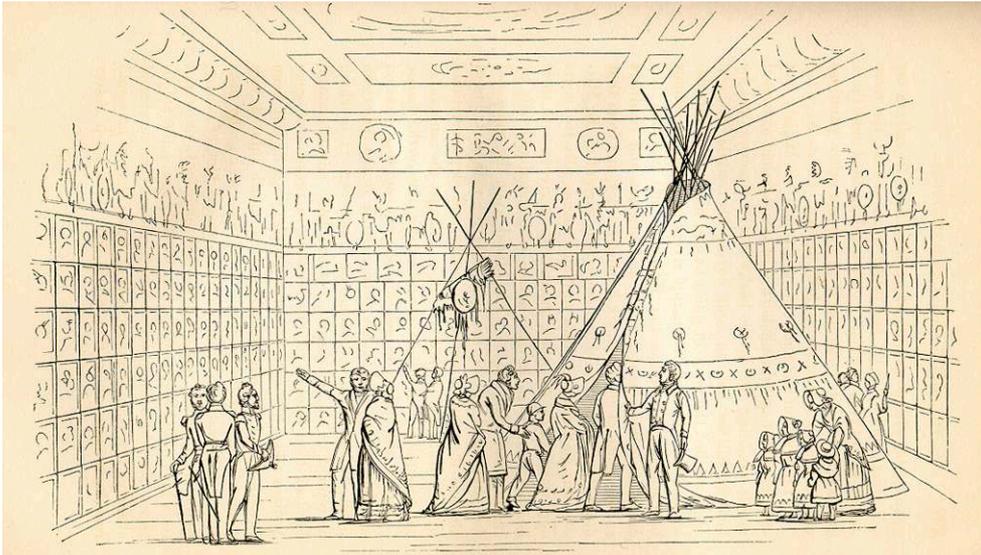
## Les Indiens dans les jardins de Vauxhall

Volume 2, p. 117-119

- 8 Le spectacle des Indiens s'était déplacé de la scène de l'Egyptian Hall à celle, en plein air, des jardins de Vauxhall où leurs danses et autres prestations étaient présentées les après-midi. [...]
- 9 Dans les jardins de Vauxhall, les Indiens montèrent leurs quatre wigwams de cuir de bison et, allant et venant autour au cours de leurs jeux et attractions, tandis qu'une fumée bleue s'en échappait, ils présentaient une des plus complètes et parfaites illustrations d'un campement indien. C'était *la chose elle-même*, et les vrais hommes, femmes et enfants, vivant et agissant sur un sol d'herbe verte, tout comme ils le faisaient dans les prairies du Missouri.
- 10 Des chevaux ayant été amenés à Vauxhall, des exercices équestres figuraient au nombre des attractions présentées [...].
- 11 C'était la partie la plus attrayante de leur spectacle et des milliers de personnes affluèrent pour admirer leur maîtrise des chevaux et de l'art de la guerre. [...]
- 12 Un jour que j'étais aux côtés du Docteur, je fus si amusé par les questions et réponses que je me retirai tout de suite après pour les consigner dans mon carnet de notes. [...]
- 13 « On m'a dit, reprit une des dames, que certains Indiens avaient beaucoup de femmes, est-ce vrai ? » « Oui, répondit le Docteur en anglais, ils en ont parfois un tas ». Les dames se mirent à rire. Deux ou trois demandèrent ce qu'un « tas » signifiait. Jeffrey dit « Eh bien m'dame, c'est ce qui dans notre pays veut dire "*beaucoup*", vous savez ce que ça veut dire "*beaucoup*" ici ? » « Oh oui, cela veut dire un grand nombre », « Oui, une grande quantité ». « Bon alors dites au Docteur que je veux savoir ce qu'ils font avec autant de femmes. » Là, le pauvre Docteur était bien en peine de répondre. Il fit ce qu'il savait faire, sourire, espérant que cela pourrait passer pour une réponse. Cela aurait pu marcher avec la plupart des femmes, mais dans ce cas précis cela ne suffit pas et la question fut posée à nouveau. Jim, qui avait la langue bien pendue et une épouse, vint au secours de son ami. Sa réponse soulagea le Docteur et embarrassa grandement la dame qui ajouta aussitôt, comme tous éclataient de rire : « Ce n'est pas ce que je voulais dire, je veux savoir comment un chef s'en sort avec toutes ses femmes, comment il s'y prend avec elles, comment il fait pour qu'elles gardent leur bonne humeur et soient satisfaites, parce que, dit-elle, dans ce pays, un homme est tout juste capable d'en gérer une seule. »

- 14 Le Docteur semblait un peu soulagé et capable de reprendre la conversation. Il répondit en souriant que « tout se passait très bien parce que les femmes indiennes étaient beaucoup plus pacifiques et calmes que les femmes blanches et qu'il était beaucoup plus facile de les diriger ; et que comme elles ne buvaient pas de *chickabobboo*, elles ne demandaient pas autant de surveillance ».

George Catlin, présentation du « Musée indien » dans la salle de séance du Louvre, 1852, gravure



Archives and Rare Books Library, University Libraries, University of Cincinnati

- 15 Ignorant la signification du mot *chickabobboo*, la dame sembla un peu frustrée dans le débat qu'elle avait entamé avec le Docteur et demanda ce dont il s'agissait. À quoi Jim répondit « Du gin ». « Oh ! Docteur » s'exclama-t-elle alors, « j'espère que vous n'accusez pas les dames de Londres de boire du gin ». Le Docteur répliqua qu'il ne les avait pas vues le faire mais qu'on lui avait dit qu'elles le faisaient et que c'était la raison pour laquelle elles devenaient si grosses et grasses. Il dit qu'il suffisait de regarder par la fenêtre, là où il vivait, et la nuit juste avant d'aller au lit, ils pouvaient voir des centaines de femmes rentrant chez elles avec des cruches pleines pour boire en allant se coucher.
- 16 L'explication de la dame selon laquelle il ne s'agissait que d'une inoffensive bière que des servantes ramenaient pour leurs maîtres et maîtresses, provoqua le sourire du Docteur mais nulle réponse.
- 17 Comme le sujet qu'elle avait initialement abordé l'avait laissée insatisfaite, elle y revint en disant : « En tout cas, Docteur, je n'excuse pas les Indiens d'avoir autant de femmes. J'aime beaucoup les Indiens, mais je n'aime pas leurs coutumes ; je trouve que c'est cruel et très méchant. Ne pensez-vous pas que c'est mal ? »
- 18 Le Docteur réfléchit un moment et répondit « que c'était peut-être mal mais que, dans ce cas, il ne voyait pas en quoi c'était pire que quand des femmes blanches avaient beaucoup de maris ». « Mais que voulez-vous dire, Docteur, j'espère que vous n'avez pas une si mauvaise opinion des femmes blanches ? » À quoi il répondit très calmement « que quand elles avaient bu beaucoup de gin – il pensait d'après ce qu'il avait pu observer – les femmes avaient besoin de plus d'un mari ; et que, depuis qu'il était à Londres, il en avait vu beaucoup marcher dans les rues et certaines se promener dans

de beaux carrosses dont il pensait, d'après leur apparence, qu'elles devaient avoir plus d'un mari, et selon ce qu'on lui avait dit, il croyait que beaucoup de femmes à Londres en avaient un tas ! » « ça veut dire beaucoup » s'écria une très jolie petite fille qui avait écouté et qui, surprise par sa propre intervention, partit en courant. « Allons, allons, Catlin », dit Melody, « tirez-moi ce vieux gremlin de là et emmenez-le. » Ainsi se termina le débat au milieu des éclats de rire.

## Les cadeaux. Le grand nombre de pauvres

Volume 2, p. 174

- 19 Il se passait rarement une journée ou une soirée sans qu'ils reçoivent un plus ou moins grand nombre de bibles des mains du public attentionné et chrétien qui venait assister à leurs attractions ou de ceux qui les invitaient chez eux. D'après les visites régulières à leur stock tout au long de leur voyage, leurs bagages, comprenant les jouets, les vêtements, les couteaux et les autres présents devenaient d'une taille inquiétante.
- 20 En faisant leurs promenades régulières dans la ville, ils étaient passés plusieurs fois à travers quelques-uns des quartiers les plus peuplés et en même temps les plus pauvres de la ville. Le grand nombre de miséreux marchant pieds nus dans la neige avait éveillé chez eux une profonde pitié, et ils avaient pris l'habitude quotidienne de leur jeter des pennies. Le nombre de pauvres déguenillés qui se pressaient là dépassait tous ceux qu'ils avaient pu voir au cours de leurs voyages. Ils demandèrent s'il n'y avait pas d'asiles pour les accueillir et quand ils surent qu'il y en avait un grand nombre et qu'ils étaient tous pleins, ils semblèrent encore plus surpris. Avant que M. Melody et moi décidâmes d'y mettre un frein, ils avaient pris l'habitude de changer chacun quelques shillings en pennies avant de partir en promenade, afin de les distribuer aux pauvres. En quelques jours, leur générosité était devenue si connue que leur attelage était suivi jusqu'à leur porte où des bandes de mendiants demeuraient une grande partie de la journée pour avoir leurs pennies « quand les sauvages sortiraient ». Ils jetèrent ainsi plusieurs livres de leur argent dans les rues de cette grande et splendide ville, malgré tous nos efforts pour les en empêcher.

## L'argent donné par le roi

Volume 2, p. 218-219

- 21 La pipe était passée plusieurs fois, et ils avaient raconté d'autres anecdotes à propos de leur visite au Palais, quand le messenger se leva et prit congé. En comptant l'argent, Jim avait perdu son attitude affectée, et tandis que la conversation roulait sur la bonté du Roi et non plus sur sa grandeur et la splendeur des choses vues dans la journée, il se laissait gagner par une certaine émotion. Leurs bourses personnelles avaient déjà été généreusement remplies à Dublin et la somme que l'on venait de leur donner s'y ajoutant, ils commençaient à concevoir une petite fierté de cette fortune. Jim parlait d'avoir une maison de briques dans laquelle vivre à son retour et le Docteur de prendre la tête d'un parti de braves contre les Ojibbeways. Le chef lui dit qu'il ferait mieux de payer d'abord ses dettes et qu'il avait tué assez de gens dans sa propre tribu pour ne pas avoir besoin d'aller sévir chez ses ennemis. Petit-Loup, quant à lui, voulait avoir

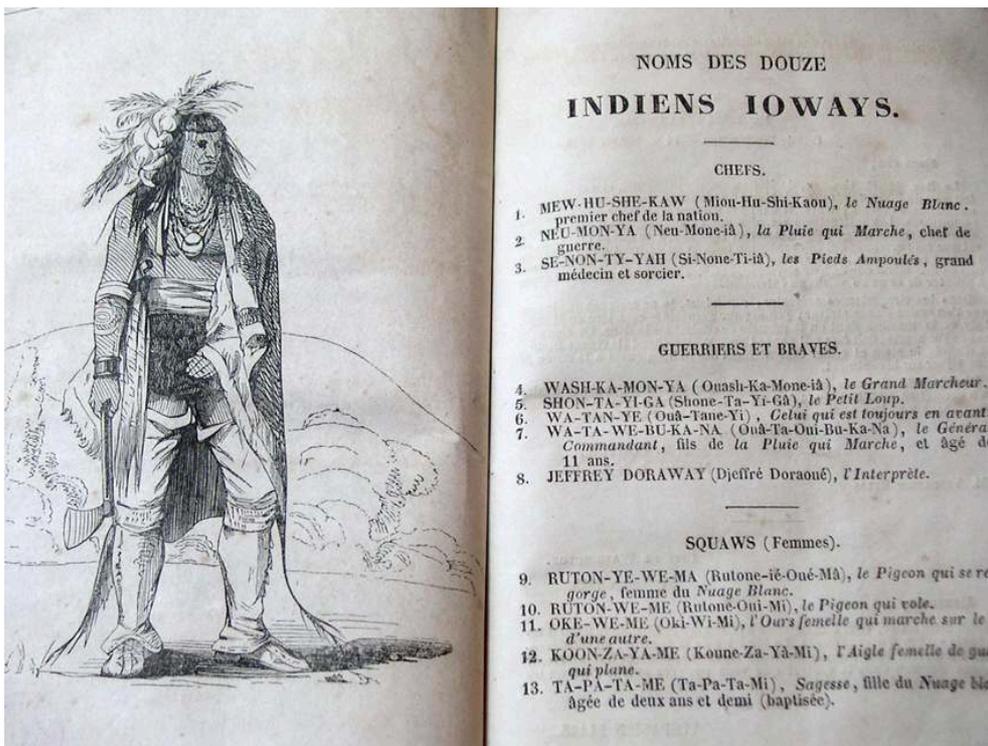
assez d'argent pour acheter trente chevaux et mener une troupe de guerriers combattre ses vieux ennemis, les Pawnees ; mais M. Melody lui rappela qu'il ne pouvait plus faire la guerre puisqu'il avait « enterré le tomahawk entre les mains de sa Majesté ».

## Les femmes promenant des petits chiens

Volume 2, p. 221-222

- 22 Au cours d'une de leurs promenades, munis d'un crayon et d'un morceau de papier, ils s'étaient amusés à compter [...] les femmes promenant un chien [...]. Ils en tirèrent un grand amusement une fois revenus à la maison. Ils avaient été absents à peu près une heure, s'étaient promenés dans les principales rues de la ville et leur liste était la suivante :
1. Femmes promenant un petit chien : 432
  2. Femmes promenant deux petits chiens : 71
  3. Femmes promenant trois petits chiens : 5
  4. Femmes avec de gros chiens qui les suivent (sans corde) : 80
  5. Femmes portant de petits chiens : 20
  6. Femmes avec de petits chiens dans des fiacres : 31
- 23 Ils insistèrent bien sur le fait que leurs comptes étaient justes et Jim, de sa façon étrange mais incontestablement honnête, ajouta que ce n'était d'ailleurs pas un très bon jour.

Catalogue *La Galerie Indienne de M<sup>r</sup> Catlin*, Paris, 1845, présentation des douze Indiens iowa.



Bibliothèque d'Art et d'Archéologie Jacques Doucet, INHA, Paris.

24 J'étais plutôt disposé à mettre en doute la rigueur de leurs estimations quand me vint l'idée d'en faire une similaire un jour de promenade. Partant de la place de la Madeleine, je suivis le boulevard, la rue Saint-Honoré, la rue de Rivoli pour finir par un tour dans le jardin des Tuileries. J'en vis tant que j'en perdis le compte alors que j'étais tout prêt d'arriver aux chiffres qu'ils avaient avancés dans leur liste et dont j'étais maintenant tout à fait persuadé qu'ils étaient proches de la vérité. Tandis qu'ils continuaient à s'amuser à propos des femmes et des petits chiens, Daniel, qui passait beaucoup plus de temps que moi à visiter Paris, dit aux Indiens qu'il y avait un hôpital pour chiens et un marché aux chiens très curieux et qui valaient la peine d'être visités. Cela amusa beaucoup le Docteur et Jim. Le Docteur n'était pas intéressé par le marché mais voulait voir l'hôpital. Il trouvait que ce devait être une chose très nécessaire puisque ces bêtes étaient en si grand nombre et il pensait aussi que ce serait une très bonne chose d'en avoir un pour leurs maîtresses. Jim, lui, s'intéressait plus au marché, et voulait y aller dans les deux jours car ils devaient préparer la fête du Thanksgiving et qu'une « fête au chien est toujours la plus agréable au Grand Esprit ». Il fut donc convenu d'y faire une visite dans quelques jours.

## Comment leur séjour a influencé les Indiens en ce qu'ils en rapportent

Volume 2, p. 307-309

25 Je surprends sans doute les lecteurs, mais qu'ils réfléchissent un instant à ce que certains d'entre eux n'ont peut-être pas encore totalement appréhendé : un homme, pour savoir à quoi ressemble sa propre maison, doit regarder comment sont faites celles des autres. Pour comprendre sa propre ville, son pays, comment ses concitoyens vivent et agissent, il doit voir les villes et les pays des autres parties du monde, et observer comment les hommes s'y comportent. S'il veut bien faire ainsi, et quitter un moment les pays civilisés, le vacarme et le fracas, les luttes pour les richesses parmi les ordures et les vices et goûter quelque temps la vie simple et silencieuse des étendues sauvages, il découvrira, en rentrant chez lui, qu'il a été élevé au milieu d'un ensemble de vices et de folies dont il n'avait auparavant jamais vraiment pris la mesure. Il comprendra alors, jusqu'à un certain point, le regard que les sauvages portent sur les scènes de la vie civilisée quand ils observent l'étrange mélange des existences humaines dans nos grandes villes et cités, les contrastes qui se déploient sous leurs yeux, les riches et les pauvres tous en train de combattre, que ce soit pour accumuler des richesses ou simplement pour assurer leur subsistance.

26 C'est avec de tels yeux que ces hommes et ces femmes des espaces sauvages sont venus nous regarder ; et à l'abri des soucis et des préoccupations permanentes et passagères qui mènent au long des rues tout un monde désordonné, affairé et aveugle à ce qui l'entoure, les Indiens, pauvres mais totalement indépendants, étaient quotidiennement et perpétuellement en train de scruter du haut de leur omnibus, ou de l'estrade de leur salle de spectacle, les scènes, les manières et les expressions qui les environnaient ; et même s'ils regardaient avec des yeux que les Lumières n'avaient pas touchés, ils ont vu et compris à Londres et Paris bien des choses que les yeux des Londoniens et des Parisiens perçoivent à peine. Ils regardaient ce qu'on leur donnait à voir, faisaient leurs évaluations et leurs statistiques et, dans les loisirs de leurs esprits curieux et distraits,

ils en tiraient des déductions que peu de gens dans le monde affairé ont le loisir ou le goût de tirer ; et c'est avec ce bagage qu'ils sont repartis, pour être les illustrateurs et les enseignants de la civilisation dans le monde sauvage.

- 27 Chacun d'entre eux, aussi longtemps qu'il vivra, sera le chroniqueur oral des événements et des scènes dont il a été le témoin quand il était à l'étranger, et Wash-Ka-mon-ya (ou Jim), avec ses rudiments de civilisation et son recueil de notes [...], fournira une abondance de preuves écrites à commenter auprès de leur nation et celle-ci se tournera vers eux pour connaître le secret de la civilisation.
- 28 Tout le bazar de jouets et babioles qu'on leur a offert, l'argent et les médailles qu'ils montreront dans les étendues sauvages, brilleront dans les yeux de leur peuple et, c'est à craindre, en inciteront peut-être d'autres à suivre leur exemple.
- 29 Selon le dernier recensement de leurs diverses malles, les bibles avaient atteint le chiffre de cent cinquante, les tracts religieux qu'ils ne pourront pas lire le millier. Ils avaient en tout cinquante poupées et un nombre incroyable d'autres jouets inutiles. Puis venaient les médailles, les grosses de boutons, les perles, rubans, broches, éventails, couteaux, dagues, peignes, pistolets, châles, couvertures, mouchoirs, cannes, parapluies, képis, manteaux, bracelets, épingles, lunettes, etc. etc., en nombre presque incalculable, tous destinés à être montrés, commentés puis dispersés, comme les premiers signes de la civilisation au sein des étendues sauvages... Le livre de Jim sur les statistiques de Londres, Paris et New York deviendra, lui, la Magna Charta de sa nation. Autour de lui se rassembleront les plus sages de la tribu, et tandis que la pipe déploiera ses volutes de fumée, ils chercheront une potion de bienfaits de la civilisation pour les âges futurs, dans ces recensements incroyables et merveilleux de choses civilisées, nations, villes, églises, cours de justice, prisons – avec les dizaines de milliers de gens civilisés qui y sont enfermés, et enregistrés (à leur étonnement) comme aveugles, sourds-muets et fous – potences et guillotines, vols et massacres, mêlés au nombre de débits de boissons et de brasseries, de mines de charbon, de fouloirs, d'orphelinats, d'asiles de pauvres et d'indigents, de mendiants et de famines, de maisons closes, de prisons pour endettés, de viols, de bigamies, d'impôts, de lois sur les jeux, de christianisme, d'ivrognerie, de dette nationale et de répudiation.
- 30 Les recensions de tous ces sujets sont parties dans les étendues sauvages, avec ce que les yeux des Indiens ont vu de la pauvreté et de la détresse de notre monde civilisé, pour être enseignés à ceux qui ne savent pas, et être ensuite utilisés, s'ils le jugent bon, contre les enseignements de la civilisation et du christianisme dans les communautés indiennes.
- 

## AUTEURS

GEORGE CATLIN